

Quand je repense aujourd'hui à ces deux ou trois années que nous avons passées avant le départ de Dahmane à Moscou, je me demande de combien d'heures étaient constituées nos journées car nous arrivions, tout à la fois, à étudier – et pour ma part, à travailler –, à aller outrageusement au cinéma, et même parfois au théâtre pour voir des pièces de Kateb Yacine ou de Alloula, à lire livres, revues et journaux, à en palabrer dans les cafés, à participer au volontariat étudiant, à assister même à des soirées dansantes, à aller à la plage à Aïn-Taya, à voyager en Algérie et parfois à l'étranger. Lors de son premier retour à Alger, Dahmane nous raconta son examen d'admission au VGİK – la prestigieuse école de cinéma de Moscou, la première au monde –, où enseignait alors Serge Bondartchouk, oscar du meilleur film étranger en 1968 pour *Guerre et paix*, et où ont étudié, entre autres, Andreï Tarkovski, Otar Iossaliani et Azzedine Meddour. Progressiste, et surtout humaniste, Dahmane n'était ni communiste encarté ni anticommuniste. Il avait le regard le plus objectif possible sur le système socialiste de l'URSS, où il vivait désormais, reconnaissant ses conquêtes sociales et scientifiques, déplorant mais arrivant à comprendre sans les justifier les pénuries et les restrictions aux libertés. Son tempérament rebelle, iconoclaste, lui faisait cependant préférer les milieux de la dissidence à celui des apparatchiks du système. Il nous fera connaître, à l'occasion de l'un de ses fréquents retours à Alger, les chansons de Vladimir Vyssotski, l'époux et compagnon sulfureux de Marina Vladi. Comme à Alger, à Moscou, Dahmane était informé de tout ce qui se passait dans le milieu du cinéma. Rare aussi au sein de la communauté estudiantine algérienne, cette curiosité qui le poussait à visiter diverses régions de la vaste Union soviétique, notamment les Républiques baltes et celles du Caucase.

Excellent conteur, il savait captiver son auditoire amical par le récit de ses escapades. Mais, toujours «frappé» de cinéma, je me souviens que dans le récit qu'il fit de son voyage à Odessa, où il alla visiter sa belle-famille, il insista davantage sur le fameux escalier devenu une star de cinéma depuis qu'Eisenstein le filma dans *Le Cuirassé Potemkine*, que sur la réception qui lui avait été faite.

Il revenait si souvent que ses amis algérois n'ont pas senti son absence moscovite. On remarquait juste que sa passion pour le cinéma se densifiait et se diversifiait en savoir et que ses vues esthétiques étaient de plus en plus exigeantes. Il voyait beaucoup de films à Moscou mais aussi à Paris, à Rome, villes par lesquelles ses allées et venues avec l'URSS le faisaient passer. L'apprentissage de la langue russe lui ouvrit des horizons culturels nouveaux. Au-delà de l'accès au cinéma et à la théorie du cinéma soviétique dans la langue d'origine, il lisait en version originale Tolstoï, Dostoïevski, et surtout Pouchkine, dont il parlait beaucoup. J'ai souvent lu que ce dernier avait révolutionné la langue russe par l'innovation, mais sans comprendre dans quelle mesure. C'est Dahmane qui me l'expliqua un jour, avec les mots simples qu'il utilisait toujours en pareille circonstance.

Il continuait aussi, à notre grande surprise, et même de si loin, à se tenir au courant du moindre projet et de la moindre réalisation dans le cinéma algérien, pour lequel il avait paradoxalement une indulgence à la mesure de l'intérêt subjectif qu'il lui vouait. Il savait que les conditions objectives de production d'un film marquaient forcément sa qualité. Il savait comment se faisait un film en Algérie.

Il acheva ses études au VGİK par la réalisation d'un film-diplôme, une fiction tirée d'une nouvelle de Gabriel Garcia-Marquez, *L'homme qui arrivait toujours*

à..., qu'il me montra bien des années après. Au début des années 1980, le voilà de retour à Alger, un peu perdu dans cette ville qui l'habitait plus qu'il ne l'habitait, lui. Il échoue à l'Oncic. Je dis bien il échoue car, comme tous les cinéastes revenus de l'étranger avec des diplômes en poche, il émargeait à l'organisme de cinéma mais comme un fonctionnaire, pointant tous les matins et repartant chez lui, dans l'attente d'obtenir les fonds pour réaliser son film. Ce qui restait de la bande originelle s'est reconstitué autour de lui, augmenté des amis qui, comme lui, étaient revenus d'Union soviétique où il les avait connus.

Je pense à Omar Arhab, à Malek et à d'autres, certains que l'on rencontrait à l'occasion. Pris chacun dans ses activités professionnelles et familiales, nous nous voyions évidemment moins qu'avant.

Je me souviens qu'à cette époque, la fameuse allocation touristique et l'absence de visa pour l'Europe avaient transformé presque chaque Algérien en trabendiste. Nous primes chacun notre allocation touristique et nous nous payâmes un week-end cinéma à Paris.

Nous sommes revenus les mains dans les poches, mais ayant rattrapé le retard de tas de films que nous n'avions pas vus les mois derniers et qui n'avaient aucune chance d'arriver à Alger. Nous réitérâmes souvent ce type d'escapades.

Faisant confiance à ma seule mémoire pas très fiable aujourd'hui, je crois que Dahmane a participé à des degrés divers à quelques films. Je crois savoir qu'il a assisté – je ne sais plus à quel poste – Merzak Allouache dans *L'homme qui regardait les fenêtres* et, en tant qu'assistant-réalisateur en titre, Ali Ghalem pour *Une femme pour mon fils*. En tout cas, je me souviens des discussions que nous eûmes sur sa participation à ces films. Il se peut qu'il ait participé à d'autres films que j'ignore. Mais le démon du voyage vint encore tambouriner à sa porte.

Il demanda une bourse à l'Oncic pour retourner en URSS étudier le scénario pendant une année au VGİK. Il n'obtint pas la bourse algérienne, je crois, mais il partit quand même. Il revint au bout d'une année. Il retrouva son travail, mais ça allait de moins en moins. Il ne se sentait pas dans le coup. Sa passion pour le cinéma brûlait toujours avec la même intensité ; il continuait à voir des films, à se tenir au courant de toutes les nouveautés dans tous les pays ; il lisait toujours des livres, des revues et, tous les jours, *le Monde* – même dans ses années moscovites, il m'avouera qu'il parvenait à lire *le Monde* –, selon sa vieille habitude d'étudiant. Mais le cinéma comme travail, comme boulot, comme turbin, ça ne fonctionnait pas. Il ne trouvait pas ses marques et ses études, sa fréquentation de camarades dont certains allaient devenir de grands réalisateurs, l'ont rendu exigeant. Je me souviens de débats intenses avec quelques-uns de ses confrères autour de la question suivante : doit-on accepter de faire un film dans n'importe quelle condition, au risque d'en sacrifier la qualité ? Certains de ses amis répondaient «oui» et ont d'ailleurs préféré réaliser des films moyens, parfois même médiocres, plutôt que d'attendre d'utopiques conditions idéales pour se fendre d'un chef-d'œuvre.

Dahmane, lui, préférait laisser intacte sa vision transcendante du cinéma. Il allait désormais devoir quitter le cinéma, lui qui toute sa vie s'était préparé à en faire. Mais au fond de lui, il restait toujours un fragment phosphorescent, dans la nuit de la médiocrité qui l'entourait, de ce rêve de jeunesse de réaliser un jour le film de sa vie, qu'il pouvait passer des heures à raconter. Il se convertit, de guerre lasse, à une activité économique qui n'avait pas grand-chose d'artistique : il devint représentant de commerce. Dans ces années 1989-1990, par je ne sais quelle filière, le

FIS l'approcha. On lui demanda, s'il acceptait, contre un cachet mirobolant, de réaliser un film de propagande islamiste. Il me raconta les circonstances «très laïques» de la soirée au cours de laquelle des responsables du parti islamiste (dont le fils d'un de ses dignitaires) lui firent miroiter une petite fortune contre ce travail. Dahmane refusa, naturellement. Comme, pour lui, tout pousse à une référence au cinéma, il pensa tout de suite à ce sommet du cinéma de propagande qu'ont été *Les Dieux du stade* (1938), dans lequel Leni Riefenstahl, réalisatrice allemande gagnée à l'hitlérisme, exaltait le nazisme et la supériorité de la race aryenne. Perturbé par le climat de violence qui mettait en danger son épouse étrangère et sa fille, Dahmane dut quitter en 1993 une nouvelle fois Alger pour retourner à Moscou. Il y demeura jusqu'en 2002 puis revint une fois de plus à Alger. A Moscou, il enseigna dans une école de cinéma, réalisa des travaux pour des télévisions. Le voilà à Alger, habitant dans cette même rue Harriched où il passa sa jeunesse. Après l'avoir perdu de vue pendant dix ans, je le retrouvai à Alger en 2003. Dahmane continuait à aller à la Cinémathèque, à lire les journaux – et en particulier *le Monde*, en dépit de son prix prohibitif à Alger –, à commenter les nouveaux films, les nouvelles tendances du cinéma mondial, mais il y avait un peu moins de feu dans sa voix.

Il vivait de cours qu'il donnait dans une école de communication. Physiquement, le flamboyant jeune homme au dynamisme communicatif avait pris un sacré coup de vieux. Jim Morisson avait le look de Léo Ferré, tignasse de vieux lion. Après une attaque cardiaque, Dahmane cessa de travailler. Je passais le voir, régulièrement, et je profitais de son excellente mémoire pour ressusciter un peu ces

années 1970 de notre jeunesse. Il était capable de dire quel jour nous avions vu à la Cinémathèque *Le Bal*, d'Ettore Scola, qui de la bande avait fumé une cigarette, combien coûtait alors le paquet de clopes... En 2011, à la faveur d'un long entretien réalisé avec Abdelmadjid Kaouah pour *Algérie-News*, j'ai dû raconter des bribes de cette période où nous fréquentions la Cinémathèque. Je suis allé trouver Dahmane pour lui demander si mon récit était fidèle. Il me rappela une infinité de détails qui auraient, en effet, ajouté à l'atmosphère du texte. C'est ainsi que j'ai décidé d'inverser les rôles avec lui. J'ai emprunté une caméra et je l'ai filmé en train de raconter sa version des seventies algéroises.

La bande s'étant égaillée aux quatre coins du monde, Dahmane demeurerait le trait d'union entre nous. Quand je le voyais, je lui demandais : «Comment va Hamza, ou Noureddine, ou Farid, ou Omar ?» Il répondait : «Hamza, il est passé il y a quelques jours, Noureddine va transiter par Alger dans une semaine, Farid est venu en vacances l'été dernier...» Vivant seul, dans des conditions modestes, il avait de plus en plus les yeux vagues de l'absence, les cheveux blanchis et avachis, une démarche mal assurée, peu sûr de lui dans le moindre de ses gestes. Dahmane, Gastby le Magnifique ? Je ne pouvais m'empêcher de voir dans son destin l'incarnation de cette figure du génie populaire quand il dit de quelqu'un qu'il a été «frappé par la vie».

Dahmane, si flamboyant, irradiant, avait comme baissé les bras. Jeudi 16 janvier, au petit matin, coup de fil de Tewfik Allal, son cousin : Dahmane a été foudroyé la veille par une crise cardiaque. Que la terre te soit aussi légère que tu lui as été léger, mon frère !

A. M.